

Les Fantassins de la Marine

Francis, ils vivent loiz de France. Transportés
sur les brillantes mers, à travers les tropiques,
Ils sont les exilés aux coeurs souvent épiques,
Et les grands combattants aux modestes fiertés.
Toujours quelque ennemi perfide les menace:
En voyage la mort dans les grands coups de mer,
Et terre, c'est la fièvre invisible qui pame,
Effluve d'un poison qu'on respire dans l'air.
Forcats audacieux, nègres coupeurs de têtes,
Chinois subtils, Malais aux sombres trahisons,
Tout est contre eux; leur vie aux changeants horizons,
N'est qu'un Orsoudement d'incessantes conquêtes.

On nous dit quelquefois dans des propos hâtifs,
" Qu'ils sont heureux de fuir l'air empesté des villes;
" Ils rencontrent des coeurs aimants et primitifs
" Sur des sables d'argent baignés de flots tranquilles.
On dit que le printemps leur sourit en janvier
Et qu'ils rêvent en paix parmi les fleurs nouvelles,
Au pied d'un baobab ou d'un palétuvier
Ou des oiseaux d'azur font miroiter leurs ailes,

Que loin de chemins pleins de neige ou de boue,
Pendant nos durs hivers ils possèdent là-bas,
Dans de tièdes Edens où la brise se joue,
De merveilleux fruits d'or qui roulent sous leurs pas.
Oui, ces biens captivants que maint poète envie,
Ce sol inépuisé beau dans tous les saisons,
Ces arbres toujours verts, ces somptueux gazon,
Certes, ils ont tout cela, mais au prix de leur vie.
Et puis croyez-vous donc qu'on oublie en riant
Le sol natal, les bois, et les plaines de France,
Et que ce soit pour eux toujours la délivrance
Que les ^{sables} fleurs du Sud et les fleurs de l'Orient
Mon, la mère patrie est toujours la première
Dans ces coeurs que les cieux lointains n'ont pu chasser
Et ces larges soleils à l'immense lumière
Ont conservé pour eux un visage étranger.
Mais tous sont pénétrés de ces hautes pensées,
Qu'ils restent la virante image du pays,
Et qu'ils doivent toujours ou vainqueurs ou trahis,
Ajouter une gloire à nos gloires passées.
- Et nous les avons vus naguère aux mauvais jours,
Quand se ruait sur nous l'Allemagne hantée,
Beaux d'un juste délire accourir au secours,
Et troubler un instant la victoire incertaine

payer

pailler

Et le nom du combat en demeure immortel.
Bazeilles!!! souvenir de gloire ranimée!
Bataille de géants!, effroyable duel!
Où nos héros éparés écharpaient une armée.
Bazeilles! Que ce soit le mot d'ordre futur,
Si le clairon un jour sonne les représailles,
Et si dans notre ciel où resplendit l'azur,
Montent l'odeur du sang et le bruit des batailles.
Alors nous les verrons, ainsi que leurs aînés,
Les beaux fantassins bleus à la fière poitrine,
Portant sur leurs boutons la vieille ancre marine
Qui symbolise en eux les espoirs obstinés.
Ils voleront vers vous, depuis le bout du monde.
Offrant joyeusement, avec un pur bonheur,
Et le reste de leur vie, et leur valeur féconde,
À la terre gauloise, au pays de l'honneur.

W. Gaudin

+

C'est à vous, chers parents, que je dédie ces efforts de ma plume inhabile. Le jour où je m'arrachais à vos embrassements pour me rendre dans une colonie lointaine, je vous avais promis la relation complète de mes aventures. Je tiens ma parole, et vous envoie le modeste récit de mes mémoires.

Écrites au jour le jour, sur le pont d'un bateau, dans le tohu-bohu d'une chambre bruyante, au milieu des tracasseries du métier militaire, ces Mémoires n'ont certes pas tout le charme et tout l'intérêt qu'on y voudrait trouver.

Je relate, dans ce journal, les incidents et les impressions d'une longue traversée, et les péripéties de ma vie de soldat aux colonies. Le tableau de mon existence militaire est à peine esquissé; que de faits la prudence m'a conseillé de passer sous silence. Je suis soldat, et si je disais la vérité entière je pourrais porter la peine de mon audace et de ma franchise.

Enfin, la Guyane étant une colonie

pénitenciaire, j'ai pu entrevoir ce qu'est le
bagne et en donner une petite esquisse.

Daignez, chers parents, agréer ces Mé-
moires; écrites par un fils dont vous déplô-
rez l'absence, elles doivent vous être dou-
blement précieuses.

Votre fils

M Gaudin

Mon Voyage

Dans la cour de la caserne du 1^{er} Régiment de marine, le clairon sonnait, appelant au bureau du colonel, les sergents-majors des compagnies. Grand émoi dans les chambrées où les matelots crient en chœur : "Bravo!! Bravo!! c'est un versement pour les colonies!" Les sous-officiers sont revenus; celui de ma compagnie entre dans ma chambre, et venant à moi : "Vous êtes, me dit-il, versé pour la Guyane française." Je restai, à cette nouvelle, sous l'impression d'une vive surprise, et ne pus retenir un geste de mécontentement. Certes, j'avais grande impatience de partir aux colonies. N'avais-je pas quitté le 41^e de ligne où m'attendait un rapide avancement, pour m'enrôler dans l'armée coloniale, volontaire de l'expédition de Madagascar? Hélas! ils étaient partis. Déjà depuis six mois les conquérants de l'île africaine, et

qui avais caressé le rêve d'être de la partie, je me consumais, à la Métropole, dans une vaine attente.

Et qu'était la Guyane, la colonie où l'on allait m'expédier ? Un pays malsain, fiévreux, et où l'action du soldat français se réduit au rôle de garde-chiourme. Perspective triste, rendue plus triste encore par les récits de nos aînés revenus de la colonie équatoriale qui nous dépeignaient sous de sombres couleurs l'existence du soldat jeté sur ces plages inhospitalières, misérable séjour de la Transportation.

Le 7 Novembre 1895, par une après-midi sombre et froide, un ~~petit~~ détachement d'une dizaine de soldats chargés d'un lourd sac, sur lequel s'entassaient, artistement ~~sur-~~
~~les~~, ~~la~~ ~~les~~ ~~les~~ disposés, le pantalon et la blouse de bord, la grosse couverture de voyage, et le casque en liège, sortent de la caserne, parcourent les rues silencieuses de Cherbourg, et viennent se ranger sur le quai de la gare.

Aucune ovation n'accompagne, personne même ne daigne remarquer ces modestes troupiers partant joyusement pour l'exil.

Et cinq heures, nous prenons place dans un compartiment de troisième. Le train siffle, la locomotive s'ébranle, et entraîne dans son mouvement la longue file des voitures. Par la portière laissée ouverte je jette un dernier regard à la ville. Adieu! Cherbourg. Adieu montagne Du Roule que j'ai tant de fois gravie. Adieu! charmantes quinquettes qui borde la Divette, je n'irai plus m'asseoir sous vos charmilles. Adieu. Nardouët! ~~Hélas!~~ Je me souviendrai longtemps des pénibles factions que j'ai montées près de tes poudreries.

La nuit est noire; je n'aperçois plus rien. Nous filons à toute vitesse sur la ligne de Bretagne.

À sept heures, nous arrivons en gare de Coutances. Le train ne repart que le lendemain matin. Obligés de passer la nuit dans cette ville, nous allons à la mairie réclamer des billets de logement,

Nos hôtes se montrent on ne peut plus aimables. Merci braves gens! le petit troupiier n'oubliera pas le repos copieux auquel il fut convié, la chambre coquette où il dormit d'un si bon somme, les mille douceurs dont vous l'avez gâté.

Le lendemain, bien avant le jour, nous sommes remontés en wagon.

J'aperçois au passage Arranches, ville pittoresque, fièrement campée sur le sommet d'un coteau, Dol, avec sa vieille cathédrale gothique, Rennes, la belle et grande cité bretonne, qu'on regrette bien de ne pouvoir visiter. Voici Redon.... vingt minutes d'arrêt. le temps d'aller au buffet de la gare, d'éguster une bouteille de vin blanc. Puis, c'est Sarnay, jolie petite bourgade, perchée sur un mamelot d'où l'on aperçoit les eaux argentées de la Loire. Le train s'arrête pendant trois longues heures. L'approvisionnement de soldats de marine ne laisse pas d'intriquer la population, peu familiarisée sans doute avec notre

uniforme, et nos manifestations bruyantes causent dans cette ville paisible quelque moment d'émotion.

Nous reprenons le train... une heure après le convoi s'engouffre sous le hall vitré d'une grande gare. C'est St Nazaire. Deux gendarmes nous reçoivent à la descente du wagon, et nous conduisent sans perdre de temps, au quartier du 64^e de ligne, avec la Défense expresse de sortir en ville. Cette consigne sévère contrarie plusieurs de mes compagnons qui s'étaient promis, ~~avant de s'embarquer~~, de festoyer et de mener joyeuse vie. Aussi, quand la nuit ^{est} fut assez noire pour favoriser leur évasion, quelques vieux lascars tentent le saut du mur, et

A bord du "Versailles"

Le lendemain matin, à neuf heures, nous sommes au port, perdus au sein d'une multitude d'énorme qui stationne aux abords des bureaux de la C^{ie} Transatlantique. On va s'embarquer. Le "Versailles" le paquebot qui doit nous emmener au Nouveau Monde

mouille au large, à deux kilomètres au moins
de la jetée.

Le "Belle Isle" vapeur à roue est accosté
au quai. Nous ~~se~~ embarquons, et pendant
que sur la jetée la foule agite des mou-
choirs en signe d'adieu, le remorqueur s'en-
ra se ranger aux flancs du "Versailles".
Nous passons sur le Transatlantique.

Je suis grandement émerveillé de la disposi-
tion luxueuse de cet immense navire. Rien
ne manque comme confortable: sur le pont,
des chaises longues, des pliants, des bancs où
s'étendent les passagers pendant les lon-
gues journées en mer; à l'intérieur, des cuis-
nes où s'agitent de nombreux marmiteux,
des salles à manger où s'alignent des tables
richement servies, des salons aux somptueuses
tentures, aux canapés moelleux, d'intermina-
bles corridors bordés de cabines propres
aux lambris dorés.

Tout cela est d'un luxe inouï; mais nous,
pauvres troupiers, nous n'avons droit à
aucune de ces splendeurs. Comme loge-
ment, nous disposons, à fond de cale,

D'un misérable réduit, D'une batterie infecte,
Sans air, presque sans lumière, où sont
superposées une vingtaine de mauvaises
couchettes.

Cependant le "Belle Isle" multiplie
ses allées et venues, et continue à Deverser
sur le pont Du Transatlantique De nouveaux
passagers et De nouveaux colis. Enfin à
six heures du soir l'embarquement se termine.
On va partir. La sirène fait entendre son
sifflement aigu. « Chacun à son poste pour
l'appareillage », commande le maître D'é-
quipage. Les matelots se précipitent à
la voix De leurs chefs, et bientôt la chaî-
ne Des ancres s'enroule en grinçant sur
les treuils. Nous sommes tous debout sur le
pont, frémissants et émus. Quelques minu-
tes après le "Versailles" bat les eaux de
la Loire De sa puissante hélice. La nuit
est noire : ~~à travers les ténèbres~~, je vois Dis-
paraître peu à peu le pâle lueur des fo-
naux allumés sur la jeter, puis c'est la
pleine mer, tout s'évanouit, plus rien de
la rive française.

Je descends dans la batterie; plusieurs de mes
compagnons d'armes m'y ont déjà précédé.
Étendus dans leur couchette, ne donnant
plus signe de vie, ils ressentent, paraît-il,
les premiers effets du mal de mer. Ça y
est. Voilà l'un de mes pauvres troupiers
qui se soulève péniblement de sa couche et
envoie à son voisin une fusée en pleine figure.
Aurais-je la chance d'échapper au terrible
mal. J'éprouve à la tête des lourdeurs qui me
font craindre d'en être victime. Si je pouvais
dormir; impossible, le roulis et le tangage
augmentant d'intensité m'interdisent
tout sommeil.

Que cette nuit passée dans le malaise et
l'insomnie me semble longue! Avec quelle
précipitation j'en suis, au lever du jour,
de l'atmosphère viciée de la batterie, et
m'en vais sur le pont respirer l'air du
dehors!!

Le "Versailles" vogue en plein Océan;
pas une terre n'est en vue, de tous côtés
c'est l'immensité des eaux. Mais cette mer
est bien loin d'être calme. Nous essayons

en ce moment une assez sérieuse bourrasque.
Il fallait voir ces vagues, véritables montagnes
d'eau, le sommet couronné d'une blanche
traînée d'écume, accourir du bout de l'horizon.
Par l'effet de la tourmente, le roulis et
le tangage prennent une intensité effrayante.
Sur le pont, je chancelle comme un homme
ivre, et bien des fois, si je ne trouvais à ma
portée un bout de cordages, je serais pro-
jeté contre le bastingage.

A dix heures du matin notre djeu-
ner sonne; mais personne n'y fait honneur.
La plupart de mes compagnons sont encore
dans la batterie, dans un état de prostration
invincible, refusant tout aliment.

Rien de plus typique que le repas des
soldats à bord du "Versailles". Le pont
nous sert de table. Groupés en cercle, les
uns couchés, les autres assis, nous ~~mangeons~~
pouvons tous dans un vaste plat d'étouffé
ou nagent, dans une sauce insipide, quelques
rares morceaux de bœuf. Bien des fois
la vague déferlant sur le pont vient assaison-
ner notre maigre pitance, ou bien un coup.

de roulis trop violent met le désordre parmi nous, et quelquefois emporte le plat et son contenu.

Toute la journée la tempête sévit; mais, en dépit des vagues qui m'inondent de leur embruy sale, je m'obstine à rester sur le pont jusqu'au soir. Descendu dans la batterie je ne puis fermer l'œil: le navire a de tels soubresauts qu'à chaque instant je crois qu'il va s'engloutir dans l'abîme.

Le lendemain, la crise semble s'être accentuée. Remonté sur le pont, j'assiste à un spectacle inoubliable, celui d'une mer furieusement remuée. Sous l'action d'un vent qui siffle avec rage, l'Océan se gonfle, se creuse, laissant voir des abîmes: c'est à perte de vue, comme une succession de montagnes et de vallées. Spectacle grandiose que celui de cette mer en furie, au sein de laquelle l'immense transatlantique ne semble qu'un jouet.

Le 3^e jour, il se produit à bord un incident qui ne laisse pas

~~Deffayer~~ De causer parmi le personnel
un moment De ~~frayeur~~. Une voie D'eau
est Déclarée aux flancs Du navire.
Notre batterie se remplit D'eau, et Devenir
inhabitable. Pendant Deux jours, militai-
res et hommes D'équipage sont occupés
à pomper l'eau qui inonde la cale.
On stoppe: Des matelots revêtus De sca-
fandres Descendent sous les flancs Du
"Versailles" et réparent l'avarie.

Le 4^e jour nous Doublons les îles
Portugaises, les Açores. Reste de ce vaste
continent que les Anciens appelaient
l'Atlantide, les Açores, ~~sont~~, au dire des
navigateurs qui s'y sont arrêtés, forment
un groupe D'îlots pittoresques et montagneux,
et cependant fertiles et cultivés. Je ne puis
en passant, rien Découvrir De ces îles enchan-
teresses. Le navire passe au large à distance

Le lendemain, une pluie fine
se met à tomber, et le calme revient.
Vers le milieu Du jour, le matelot de
quart Dans le hunier signale à tribord
l'apparition D'un grand voilier. Nous

passons à quelques milles de lui, mais tant
qu'il est en vue, nous ne le quittons pas des
yeux. Il laisse ses couleurs à notre approche,
ce qui nous permet de reconnaître sa natio-
nalité; il est français, car, à l'aide d'une
lunette, je distingue fort bien le Drapeau
tricolore qui flotte à son arrière. Cette ap-
parition me cause une impression de joie
et de regret: la joie de me sentir moins
seul au sein de l'Océan, le regret de ne pou-
voir prendre place sur ce bateau courant
à toutes voiles vers la patrie.

Du milieu de ce calme, sous l'in-
fluence du soleil que le brouillard mainte-
nant dissipé ne cache plus, tout change
d'aspect à bord. Le mal de mer cesse ses
ravages. Au morne silence des jours précé-
dents succède une franche et vive gaieté; aux
gémissements des malades font place de joyeux
éclats de rire. Le pont délaissé pendant les jours
de tempête est maintenant encombré de
gens qui s'agitent dans un agréable
pêle-mêle. Les hommes circulent, jurent,
causent, nouent connaissance; les femmes

qui se sont jusqu'ici tenues enfermées dans leur cabine, se montrent enfin au grand jour, pâles encore. Des émotions et des angoisses de la veille, mais se ranimant aux senteurs de la brise marine.

Pour moi, assis sur le gaillard d'arrière, pendant qu'à mes côtés les camarades engagent de sérieuses parties de cartes, je passe ma journée, prenant des notes, examinant avec curiosité la foule des passagers. Fonctionnaires de l'Etat, gouverneurs de colonies, consuls français regagnant leurs postes, officiers de troupes coloniales, prêtres, sœurs de charité, coureurs d'aventures, négociants cosmopolites etc... Dieu ! que de monde et quelle variété de types.

Et au milieu de cette cohue élégante les hommes d'équipage vont et viennent, courent de tribord à bâbord, de l'avant à l'arrière.

Un navire de l'importance du "Versailles" possède un équipage nombreux, soumis à une discipline quasi-militaire. La hiérarchie

existe à bord, et la subordination a lieu rigoureusement de grade à grade. Le plus haut placé dans cette hiérarchie navale est le Commandant. Il a la haute direction du navire, et commande en chef non seulement à l'équipage, mais encore aux passagers. Les officiers, Capitaines en second, et lieutenants sont, avec lui, responsables de la bonne navigation. Ils prennent à tour de rôle le service sur la Dunette, et sont chargés de l'orientation du bateau. Le maître mécanicien a, sous sa surveillance immédiate le fonctionnement des machines et le travail des hommes qui y sont employés.

Celle est la partie dirigeante de l'équipage; ces grades portent les insignes du commandement: Des galons en or aux parements et à la casquette.

Quant à la partie active elle comprend: les timoniers, les chauffeurs, les mécaniciens, les matelots de pont. Ces hommes font leur bien pénible métier. Les uns passent de longues heures à fond de cale devant un feu d'enfer, alimentant les chaudières ou veillant

au parfait état Des machines, les autres nettoient à grandes eaux, plusieurs fois par jour, le pont Du bâtiment, grimpent aux cordages ou au sommet D'un mât, au risque De se rompre le cou, hissent les voiles, et sont chargés Dans chaque escale Du mouillage et De l'appareillage, Du chargement et Du Déchargement Du marchandise.

Outre ce personnel De marins, il est Des employés qui se consacrent exclusivement au service Des passagers. Le docteur soigne les malades, le pourvoyeur fait la répartition Des vivres, le chef cuisinier préside à la préparation Des aliments, le maître D'hôtel et ses garçons servent le passager à table.

Ainsi mes journées s'écoulent sans trop De monotonie, égayées qu'elles sont par le spectacle intéressant de tout ce qui m'entoure. Et quand vient le soir, nouvelles Distractions. Modestes troupiers qu'on a éloignés De la foule élégante Des autres passagers et relegués sur le gaillard D'arrière, mais toujours pleins

de gaieté et d'humeur gauloise, nous terminons nos journées en mer par des concerts improvisés. L'on se forme en cercle et chacun dit sa petite chansonnette. Les passagers de toute classe se pressent autour nous. Un jeune artiste à la belle voix de ténor fait presque à lui seul les frais de ces soirées; aussi quand son kéri se tend pour la recette, les assistants y font pleuvoir les gros sous.

Cependant, après dix jours de cette existence dont j'ai rompu de mon mieux la monotonie, le besoin de voir la terre se fait impérieusement sentir. Sur le pont, de tous côtés, on baille, on s'étire, on se prend à interroger l'horizon, espérant y découvrir l'apparition d'un continent.

Enfin le 19 Novembre vers midi, le matelot de quart dans le lanier a signalé la terre. Aussitôt les jumelles sortent de l'étui et inspectent attentivement l'horizon. J'aperçois à l'avant du navire une montagne aux contours indécis, se perdant dans la brume, mais dont les formes

se dessinent plus nettement, à mesure que nous avançons. Une heure se passe, et nous sommes tout près des côtes de cette terre attendue avec tant d'impatience, et saluée avec tant d'enthousiasme. C'est la Désirade, petite île française. Le littoral présente un aspect sauvage, rocaillieux, dénudé: point de villes, point d'habitations, point de culture sur cette côte hérissée de falaises.

Mais quelle est, plus à l'Ouest, cette terre dont j'entrevois quelques sommets? C'est la Guadeloupe, colonie également française.

Nous y sommes... le navire longe ses côtes. Dieu! quel beau pays! quelle nature enchanteuse! quelle puissante végétation! Des plantations de cannes à sucre, Des pâturages, ~~verdoyants~~, Des feuillies d'arbres au feuillage verdoyant, Des montagnes qui perdent leur cime dans les nuages, De jolis petits villages étagant leurs blanches maisonnettes, tout cet ensemble constitue un paysage que je ne cesse d'admirer.

123

Nous arrivons en vue de Pointe à Pitre, port où nous devons faire escale. Le Grand atlantique arbore ses pavillons. Une embarcation se dirige à toute vitesse de notre côté. La voila tout près de nous, montée par six nègres vigoureux qui rament à tour de bras, et un Européen qui tient le gouvernail. Le "Versailles" stoppe, la barque vient se ranger à l'un de ses flancs, et l'Européen, s'aidant d'une échelle de cordes qu'on lui tend, grimpe lestement sur le pont. C'est le pilote. Moyennant une forte rétribution, il se charge à ses risques et périls de rentrer le navire dans la rade de Pointe à Pitre, rade fort dangereuse, remplie de bancs de coraux sur lesquels les bateaux, s'ils n'étaient conduits par un marin qui connaisse la passe, courraient grand risque de s'échouer.

Grâce à l'intervention du pilote, nous entrons dans le port sans aucun accident. On va mouiller... les matelots sont à leur poste, à l'avant du navire. « A tribord, mouillez » ~~se~~ crie la voix mâle du Commandant debout sur

308 L 30 30
la dunette, et l'ancre plonge avec fracas
dans l'eau qui tourbillonne.

Il est d'usage que ^{tout} ~~ce~~ bâtiment, dans
chaque port où il fait escale, soit visité
par un médecin qui constate l'état sani-
taire du personnel. Pareille formalité
se passe à bord du "Versailles". A peine
l'ancre a-t-elle touché le fond limoneux
de la rade qu'un canot où flotte le
pavillon jaune, accoste et dépose sur la
passerelle un officier de santé. Etat
sanitaire reconnu excellent... pas le
moindre cas d'épidémie. Allons! tant
mieux nous ne serons pas en quaran-
taine.

Dès lors une vingtaine de barques
se pressent autour du Transatlantique
dans une confusion et un désordre indes-
criptibles. Les unes sont montées par
des nègres en haillons qui ^{nous} proposent
avec force gestes et grimaces, de nous con-
duire à terre; les autres où sont assises,
au milieu d'un tas de fruits, des négresses
bizarrement attifées, nous apportent des

ananas, des bananes, des oranges, des mangues, des noix de coco, tous les trésors de la flore tropicale.

J'ai conservé de cette première étape dans les pays tropicaux une étrange impression. Quand je quittais la France, c'était l'Automne, les arbres avaient dépouillé leur verdure, la nature était morte, et voilà que je tombais, comme par enchantement dans un pays où les arbres étalaient leur verdoyant feuillage, où mûrissaient des fruits d'or.

A mon grand regret, je ne puis, comme la plupart des passagers, visiter Pointe à Pitre. Située au fond d'une rade étroite qui s'allonge entre deux bancs de verdure, gracieux assemblage de constructions en bois, Pointe à Pitre me semble une ville fort coquette. Recevant Escale forcée de tous les navires qui vont d'Europe aux Antilles, recevant dans ses eaux des bâtiments de toute forme et de toute nationalité, elle est un port de mer très commerçant.

Nous passons toute la nuit au mouillage.
Le lendemain matin, à cinq heures, l'ancre
est levée. Debout sur le pont, j'aspire avec
délices les senteurs de la brise matinale.
La mer est calme: pas le moindre flot ne
ride sa surface; le paysage que nous longeons
enserclé sous un léger brouillard que Dissi-
pent peu à peu les feux du soleil levant
m'apparaît dans tout l'éclat de sa
beauté. Ici, le terrain ~~commence~~ incline en
pente douce du côté de la mer ses champs
et ses forêts, là il se dresse en ~~est~~ montagnes
abruptes et sauvages.

Deux heures de cette traversée su-
perbe, et nous sommes en vue de Basse-terre,
autre ville de la Guadeloupe. L'escale est
fort court. j'ai à peine le temps d'esquisser
la Description de la ville. Bâtie, comme les
gradins d'un amphithéâtre, dominée de
collines élevées, Basse-terre présente de
la rade un fort joli coup d'oeil. Moins
importante que Pointe-à-Pitre par sa popu-
lation et son commerce, elle est pourtant la
capitale de la Guadeloupe. Son climat plus